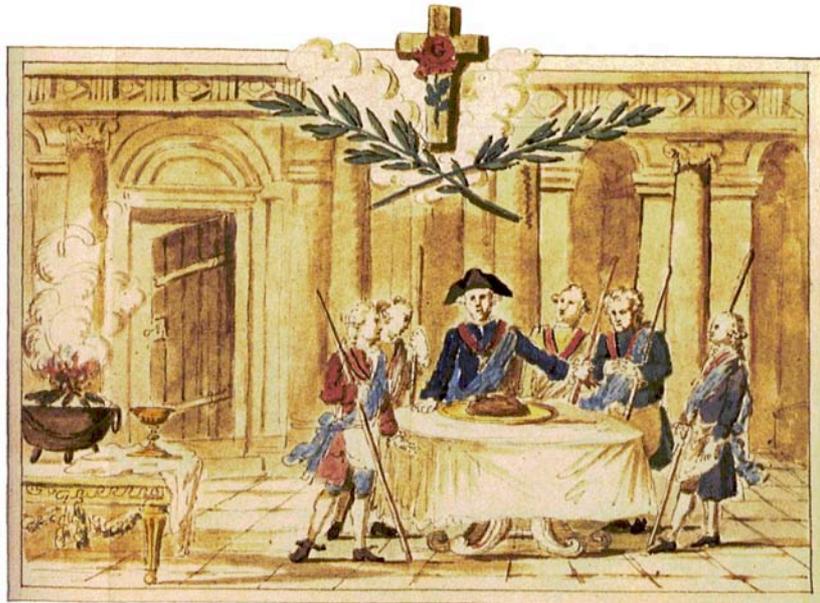


De la cène à la fête, évolution d'une cérémonie du 18^e degré.



« La principale fête est le Jeudy saint et on ne peut sous quelque prétexte que ce soit s'exempter de tenir Chapitre ce jour là, et s'il n'y a dans un endroit qu'un chevalier, quand même il serait en route, il doit faire absolument la cérémonie tout seul et s'unir d'esprit à ses freres qui font commémoration de lui au même moment. »¹

Tous les Chevaliers Rose-Croix (au Rite Ecossais Ancien et Accepté), tous les Princes Rose Croix (au Rite Français)², connaissent la cérémonie de la cène qui se pratique à la fin de chaque tenue. Tous les premiers rituels connus, dès le début des années 1760, en font déjà mention et la décrivent, pratiquement telle que nous la connaissons aujourd'hui.

La cérémonie de la fête pascale est à priori bien différente du rituel de la Cène. Rien en effet ne permet de comparer le contenu cérémoniel de l'une et l'autre cérémonie, sauf que ces deux actes "ritueliques" ont souvent été confondus dans l'esprit des Chevaliers Rose-Croix, tout au moins au XVIII^e siècle au point que les rituels prenaient souvent la précaution de dire ... qu'il ne fallait pas les confondre³.

Si la cérémonie de la Cène est assurément la première décrite, le Banquet (ou festin ou fête pascale pour certains rituels) du Jeudi-Saint est tout aussi ancien : c'est du moins ce que laissent entendre les "Ordonnances et Statuts... » de 1765.

¹ In « *Ordonnances et Statuts du Souverain Chapitre de Rose Croix* », Article 1. Extrait du Ms Fonds Général, 23191, Bibliothèque historique de la ville de Paris.

² Les titulatures sont différentes, le Rite également, mais le contenu du rituel est identique.

³ Cf. rituels « Dehon »

Bien que le contenu de ce “Banquet” ne soit pas précisé avant le début du XIXe siècle, l'étude des rituels nous fait comprendre qu'il n'est en fait qu'une amplification de la cène initiale différenciée avec le temps. Et que tous deux, Cène et Banquet reflètent les préoccupations et les problèmes spécifiques aux Chevaliers Rose-Croix de leur époque : Pour bien comprendre leur évolution, il faut se rappeler la lutte des diverses confessions chrétiennes : Catholiques en France, Italie et Espagne, Huguenots (Calvinistes et Luthériens ailleurs).

Manifestement, la cérémonie obligatoire du Jeudi-Saint est d'essence chrétienne (sinon pourquoi avoir choisi cette date pour la pratiquer ?), mais comment, dans cette France du XVIIIe siècle qualifiée de “fille aînée de l'Église”, la transposer en termes maçonniques sans heurter la susceptibilité du clergé en place ?

En fait, selon la religion dominante du pays où elle se pratique, elle puise sa source en des épisodes différents de l'histoire religieuse :

- en pays catholique, où la célébration de l'Eucharistie relève du domaine mythique, c'est-à-dire qu'elle réitère “hic et nunc” l'histoire originelle par le phénomène de la transsubstantiation⁴, elle est censée commémorer :
 - soit un événement du “Nouveau Testament” relaté dans l'évangile de Luc⁵ : l'apparition de Jésus à ses disciples sur le chemin d'Emmaüs⁶. En effet, la ferveur religieuse de l'époque et la condamnation sans équivoque des compagnons cordonniers accusés par la Sorbonne, (un siècle plus tôt) en 1655, de « singer les mystères sacrés », n'auraient pas permis l'assimilation de ce que nous appelons maintenant la cène avec son prototype sacré. Le rituel de 1784 dit du « Duc de Chartres »⁷ indique ainsi qu'elle « se fait en mémoire de l'apparition de J.-C. à Emmaüs »⁸, ce qui la relie au Nouveau Testament mais lui ôte tout caractère sacré “compromettant”.
 - soit un événement biblique passé dans la tradition juive, la fête de Pessa'h. Le rituel de c.1765⁹ déclare ainsi que « cette cérémonie se fait en mémoire de la Pâque » et la présence de roseaux donnés aux Chevaliers pour leurs voyages confirme bien qu'il s'agit de la Pâque juive telle qu'elle est décrite dans la Bible¹⁰, bien que le rituel ajoute que c'est pour cette raison qu' « elle se renouvelle le jeudy Saint ».

⁴ Théorie catholique selon laquelle le corps et le sang du Christ sont réellement présents dans le pain et le vin consacrés par la cérémonie de l'Eucharistie.

⁵ Chap 24, versets 13 à 31 et spécialement le verset 30 : « Or, quand il se fut mis à table avec eux, il prit le pain, dit la bénédiction, puis le rompit et le leur donna. »

⁶ Cf. Ms 3065 Musée Calvet. Avignon. « *Le Chapitre de Rose Croix n'a d'autres cérémonies de table que celle qui suit, elle est indispensable étant en commémoraison (sic) de l'apparition de Jésus Christ à ses disciples sur le chemin d'Emmaüs et c'est improprement et mal à propos que quelques maçons ignorants appellent ces cérémonies La Cène des Rose-Croix.* »

⁷ Original Bibliothèque de la GLDF. Réédition *Les Éditions du Prieuré* 1997, pages 325 et 326.

⁸ Épisode maintes fois illustré par les artistes de la Renaissance. Cf. la gravure sur bois de A. Durer in fine

⁹ Rituel collection Claude Gagne cité par P. Naudon dans « *histoire et rituels des hauts grades maçonniques* », repris par Ordo ab chao n°26.

¹⁰ Exode, Chapitre 12, verset 11. “Vous le mangerez (le repas) ainsi : les reins ceints, les sandales aux pieds, et le bâton à la main, et vous le mangerez à la hâte.”

- soit les deux évènements. C'est ainsi qu'un rituel daté de 1765¹¹ fait le lien entre ces deux épisodes de l'histoire religieuse en présentant ainsi la « *ceremonie de la Table des Chev.^{rs} de Roze-Croix* » : « *Le Chapitre n'a de ceremonie de table que celle qui suit. Elle est indispensable étant une Commémoration de La Pâques et de l'apparition de J.C. à ses disciples en Emaüs.* »
- en pays protestant, où la célébration de l'eucharistie n'est qu'une commémoration de l'acte originel sans la valeur sacrée de la transsubstantiation, cette assimilation a pu se faire sans problème et les différents rituels en sont le reflet.
 - Les « cahiers maçonniques »¹² sont muets en ce qui concerne la localisation de la cérémonie de la cène mais, parlant des particularités de certains Chapitres où cette cérémonie ressemblait à la fête pascale que nous connaissons aujourd'hui avec la consommation de l'agneau et le brûlage des parties impures, ils ajoutent :

« *...nous ne jugeons point trop à propos que cette ceremonie se fasse dans les pays catholiques sujets au pape, crainte que l'on ne s'en formalise, vu le jour du jeudy S' que cette ceremonie doit se faire* ».
 - Le degré de Rose-Croix du Rite Primitif de Namur est encore plus « christianisé » puisque au chapitre "**Banquet Mystique**"¹³ le décor de la table est ainsi décrit :

« *On dresse une table couverte d'une nappe blanche, et sur laquelle sont trois bougies blanches, un pain et une coupe remplie de vin, ainsi qu'un Christ¹⁴* ».

Et comble du blasphème si ce rituel se pratiquait en "zone d'influence catholique", les actes et les paroles rituelles du Très Sage, après la prière d'ouverture, indiquent bien que la cérémonie décrite par le rituel se déroulait en pays non "papiste" :

« *Il fait une genuflexion au christ prend le pain, le lève vers le ciel, et en rompt un morceau qu'il mange après avoir dit : Il prit le pain, le bénit, le rompit et le mangea.*

Il prend ensuite la coupe, la lève vers le ciel et boit après avoir dit : Il prit le vin, le bénit et le but. »

Ce qui correspond peu ou prou aux gestes effectués et aux paroles prononcées, dans la liturgie catholique, au moment de la consécration des espèces.

Le résultat, en pays catholique, de cette peur du blasphème associée à la volonté de traduire dans une cérémonie maçonnique la symbolique du dernier repas du Christ donna par un heureux syncrétisme un rituel bien particulier.

¹¹ Bibliothèque Historique de la ville de Paris (Fonds général, Ms 23191, ancienne bibliothèque de M. de Liesville). Retranscrit dans *Renaissance Traditionnelle*, n^{os} 5, 6 et 7.

¹² Ms Kloss XXXIV-3; Publication Latomia n^o2f

¹³ Ms Kloss VL4 ; Publication Latomia n^o188f

¹⁴ Un crucifix ?

Les principales parties, ainsi que la gestuelle de la cérémonie, sont sensiblement les mêmes dans tous les rituels étudiés :

-la décoration : une table -ronde- recouverte d'une nappe blanche sur laquelle sont disposés trois bougies allumées, un pain, une coupe de vin et un réchaud rempli de charbon allumé ;

-la préparation des frères : souliers en pantoufles et tenant une baguette -de six pieds- à la main ;

-le rituel proprement dit comprenant : la prière du Très Sage, le partage du pain et du vin et l'offrande en holocauste de leurs restes, la transmission des signes et attouchements du grade. Avec une phrase demeurée identique jusqu'à nos jours, lorsque tous les restes sont brûlés¹⁵ le Très Sage prononce les paroles rituelles « *Consummatum est*¹⁶ », phrase très souvent soulignée (ou écrite en plus gras) dans les rituels manuscrits, ce qui lui donne une importance plus symbolique que l'on n'y verrait à première lecture. Fait-elle allusion à la dernière parole du Christ en croix¹⁷ ? Le thème de la Parole perdue étant le thème central du degré, le Christ étant selon la tradition "la Parole", "le Logos", nous ne pouvons guère en douter.

Le « Banquet » de la fête pascale ne contient, actuellement, aucun des éléments de la cène. Pourtant, elle n'est au début de la pratique du grade de Rose-Croix que la même opération rituelle pratiquée un jour d'obligation. Dès les premiers rituels du grade, vers 1765 (cf. note 7), l'élément central, l'agneau pascal, est prévu même s'il n'est encore que facultatif. « *On peut...* », ce qui veut bien dire que ce n'est pas d'obligation !

« *Tous les frères ont la tête nue et il ne peut y avoir de frères servant... on peut manger un agneau roti...* »

Peu à peu, probablement sous l'influence des banquets d'Ordre des grades symboliques, le cérémonial s'amplifia, et se chargeant de nouveaux éléments symboliques donna la fête pascale que nous connaissons aujourd'hui.

Parmi les rituels que nous pouvons qualifier de « jalon » historique sur la cérémonie de la fête pascale, il convient de citer le Rituel "Dehon"¹⁸ probablement écrit dans les années 1800. Le point intéressant de ce rituel est qu'il décrit en détail la « *Cérémonie de la cène* », la « *Célébration de la fête pascale* » aux éléments constitutifs originaux mais inutilisés aujourd'hui, et qu'il donne de précieuses indications sur des détails aujourd'hui encore utilisés dans le « *Banquet des S. : P. : R. : C. :* ».

La « *Célébration de la cène* » reprend la structure des divers rituels antérieurs :

Après la prière habituelle : « *Souverain créateur de toutes choses ! subl. arch de l'univers qui pourvois à tous nos besoins, benis la nourriture corporelle que nous allons prendre à ta gloire et à notre salut* », nous retrouvons le partage du pain et du vin accompagnés pour la première fois de paroles rituelles, différentes de celles actuellement prononcées, mais paraphrasées sur le rituel juif de la fête de Pessa'h.

¹⁵ L'Opération de brûlage des "restes" est-elle à rapprocher du commandement divin d'Exode 12, 31 : "Vous n'en laisserez rien jusqu'au matin, et, s'il en reste quelque chose, vous le brûlerez au feu." ?

¹⁶ Plus tard et aujourd'hui, cette phrase sera traduite en français : "Tout est consommé".

¹⁷ Évangile de Jean, Chap. 19, verset 30 : « Quand Jésus eut pris le vinaigre, il dit: "Tout est consommé", et baissant la tête il rendit l'esprit. »

¹⁸ Bibliothèque André Doré, Grand Collège des Rites. c.1800 ?

Au « *Béni soit le G. A. de l'U. qui fait éclore les productions de la terre pour sustenter ses créatures* » prononcé par le Très Sage pour le partage du pain correspond le « *Béni sois-Tu, Seigneur, notre Dieu qui créés les fruits de la terre* » du rituel juif de Pessa'h.

Au « *Béni soit le dieu des nations, le roi des rois, qui a créé la vigne...* » qui prélude au partage du vin correspond de même le « *Béni sois-Tu, Seigneur notre Dieu, roi du monde, qui créés le fruit de la vigne* ».

Le « **Banquet des S.: P.: R.: C.:**^{19, 20} » décrit une simple agape précédée d'une prière faite par le frère orateur et accompagnée de santés. L'intérêt de ce Rituel du « Banquet » est qu'il nous donne le commandement des santés pratiquement telles que nous les connaissons aujourd'hui, mais aussi de nouvelles indications sur la forme de la table, dressée en forme de croix grecque, et sur les « usages particuliers » de cette cérémonie :

« *Les verres sont nommés calices*

« *Un ruban rouge tendu sur les bords de la table indique les alignements*

« *Le drapeau ou serviette se met sur le cou en sautoir pour les santés.* »

La « **Célébration de la fête pascale** » se déroule en trois “appartements”.

Dans le premier appartement, nommé réfectoire, où tous les frères se rendent à lieu la cérémonie de la cène proprement dite.

Dans le deuxième appartement où règne le plus grand silence a lieu, par le Très Sage, le lavement des pieds des frères du Chapitre. Le plus élevé se faisant le plus humble reprend les gestes du Christ (et du Pape lors de la cérémonie du Jeudi-Saint).

Enfin dans le troisième appartement a lieu la cérémonie de l'agneau pascal. Contrairement aux deux premiers appartements peu éclairés et aux tentures grises, celui-ci est tendu de blanc, décoré de guirlandes de fleurs et très éclairé.

Ce qui attire surtout l'attention sur ce rituel, c'est l'analogie qu'il présente avec le rituel de la fête de la Pâque hébraïque. Les plats posés sur la table des agapes sont conformes à la tradition juive du Sédère :

- un agneau dont on a retiré la tête et les pieds lors de la cuisson mais qui ont été rajoutés par la suite pour donner l'apparence d'un agneau entier²¹ ;
- deux plats remplis de racines cuites et légèrement amères ;
- une compote de fruits ;
- du vinaigre dans une saucière.

Ces plats correspondent pratiquement à ceux du rituel juif du Sédère (excepté l'œuf dur ou cuit sous la cendre et les galettes de pain azyme) dont le Très Sage commente ensuite longuement l'origine et le symbolisme religieux.

¹⁹ S.:P.:R.:C.: = Souverains Princes Rose Croix. Ce rituel, bien que faisant partie d'un ensemble de rituels consacrés au Rite Écossais est d'une autre écriture et la titulature de “Souverain Prince” le rattache au rite Français codifié en 1786 par le GODF.

²⁰ Cette cérémonie est en réalité décrite, dans le rituel, après celle de la fête pascale. Pour la commodité de l'étude, elle est examinée avant.

²¹ Cette différence de traitement entre parties pures et impures ne se justifie pas dans le rituel juif car selon le livre de l'Exode Chapitre 19, verset 30, Dieu dit à Moïse : “Vous n'en mangerez rien cru ou bouilli dans l'eau, mais tout sera rôti au feu, tête, jambes et entrailles.”

Après le rejet des parties impures de l'agneau (la tête et les pieds), le Très Sage procède à l'ablution de ses mains en disant « *Béni le g^d. Arch. de l'un. qui nous a séparé des profanes et qui nous a élevé au dessus d'eux par la connaissance des mystères* », ce qui peut être tiré, bien que les paroles ne se trouvent pas au même endroit dans les cérémonies maçonnique et juive du « *Béni sois-Tu, Seigneur notre Dieu, roi du monde qui sépare le sacré du profane (...) Tu as distingué et consacré ton peuple par ta sainteté...* » ou de « *C'est nous que Tu as élus et sanctifiés parmi tous les peuples* » du rituel du Sédère.

Avant de procéder à nouveau au partage du pain et du vin, le Très Sage prononce une dernière bénédiction : « *Béni soit le souverain qui nous a donné les fêtes pour nous livrer à l'allégresse !* », qui peut être rattachée au passage suivant du Sédère : « *Béni sois-Tu, Seigneur notre Dieu, roi du monde (...) Tu nous a donné en héritage (...) pour la joie et l'allégresse (...) tes fêtes sacrées.* »

Prémises de la formule actuelle « *Prenez et mangez et donnez à manger à celui qui a faim* », nous trouvons aussi les paroles du Très Sage : « *Distribuons le pain hospitalier à ceux qui en manquent* ».

Après une dernière prière de remerciement au « *Souverain maître de toutes les productions de la nature* », et une batterie au grade d'écossais (par 3, 5, 7 et 9 coups) le Très Sage, étant à ce dit grade, met les travaux en récréation puis les clôt par la circulation du tronc des pauvres, la transmission du baiser de paix et le rituel de ce degré.

Pourquoi avoir choisi ce rituel comme jalon sur le sujet de cette étude ? Tout d'abord parce qu'il mélange et syncrétise harmonieusement les traditions juive et chrétienne (ce qui était déjà en prémisses dans le rituel de 1765 de l'ancienne bibliothèque de M. de Liesville) pour donner un ensemble harmonieux d'une haute tenue et d'un grand symbolisme ; ensuite parce qu'il est le prélude des transformations ultérieures qui donneront petit à petit le rituel que nous connaissons aujourd'hui.

Le passage du rituel Dehon, très religieux, au rituel actuel peut s'expliquer par le processus de laïcisation qui s'est opéré de la seconde moitié du XIX^e siècle à nos jours. Toutefois, hormis les prières, les éléments de base perdurent toujours.

La cérémonie de la cène n'a guère changé depuis les années 1760 si ce n'est avec l'adjonction des paroles du très Sage lors du partage du pain et du vin

« *Prenez et mangez et donnez à manger à celui qui a faim.* »

« *Prenez et buvez et donnez à boire à celui qui a soif.* »

La fête pascalle qui a entièrement séparé son contenu de la cène initiale forme maintenant une cérémonie à part entière tournant autour de deux pôles, le sacrifice de l'agneau et l'extinction-rallumage des lumières. L'agneau pascal, nous l'avons vu, était déjà présent dès les premiers rituels connus. L'extinction puis le rallumage des lumières est un rajout plus récent, le premier rituel à le décrire étant celui de publié par André Cassard en 1867²², rituel qui correspond dans la forme, comme dans l'esprit, à celui que nous connaissons de nos jours. Quand, où et comment cette particularité cérémoniale est elle apparue dans notre rituel ? Mystère, faute de documents entre les années 1820 et 1860.

²² André Cassard, *Manual de la Masoneria*. Nueva York 1867, 5^e édition. (pages 336 à 340)

Pourtant, cette cérémonie n'a pourtant surgie pas ex-nihilo de l'imagination de nos prédécesseurs. Ceux-ci la vivaient, mais d'une autre manière, dans le cadre de leurs obligations religieuses et la main mise du clergé catholique ayant fortement diminuée, ou l'audace de nos Frères s'étant aguerrie, ils l'ont tout simplement "maçonnisée" avant de l'intégrer dans le rituel de la fête pascale.

Il s'agit en effet d'une fort ancienne cérémonie de la religion catholique, ou même orthodoxe, se déroulant le Jeudi-Saint : l'Office des ténèbres. Ce jour-là, pendant l'office des laudes, on plaçait dans le chœur de l'église un chandelier triangulaire pourvu de cierges que l'on éteignait successivement pour symboliser, dans l'optique religieuse, soit l'abandon du Christ par ses Apôtres, soit son agonie progressive. Le cierge du sommet finalement éteint après avoir été un moment occulté, l'église restait dans la pénombre jusqu'aux cérémonies du jour de Pâques.

Cette cérémonie dont l'origine se perd dans la brume des temps est déjà citée dans le « Rational » de Durand de Mende vers 1280, et n'est pas une nouveauté pour lui. Toutefois, aucun texte ne donne de datation précise. Il semblerait simplement qu'à une date bien avant le XIII siècle, quelqu'un a eu l'idée d'éteindre progressivement l'éclairage ordinaire du chœur pour entrer progressivement dans l'ombre totale au cours de l'office de nuit pendant ces trois jours, sauf à cacher ou occulter plutôt que d'éteindre la dernière flamme (le symbolisme est évident), pour pouvoir la faire réapparaître à la fin de l'office avant de l'éteindre définitivement. Idée géniale qui a été copiée et puis réglementée en l'alignant sur une série de psaumes chantés lors de chaque extinction.

Notre cérémonial emprunte sans aucun doute à cette liturgie, évidemment adaptée aux besoins maçonniques : un chandelier et une extinction progressive des cierges, chaque extinction étant accompagnée, en guise de psaumes par les "stances" prononcées par les principaux officiers du Chapitre.

Pourtant deux détails diffèrent du cérémonial catholique en vigueur en France, le nombre de cierge à éteindre et la façon de les éteindre.

Si le nombre de cierges a toujours été variable selon les divers lieux (l'abbé Migne, dans son anonyme "Origine et raison de la liturgie catholique" (1844) mentionne des exemples de "neuf, douze, treize, vingt-quatre, vingt-cinq, vingt-six, quarante-quatre, etc." cierges. Le rite moderne de l'église (c'est-à-dire jusqu'en 1964) en mentionnait quinze sur le chandelier triangulaire²³), les Chevaliers Rose-Croix en disposent sept. Cela peut s'expliquer par la batterie du grade mais aussi par le rappel des sept dernières étapes de la vie de Jésus²⁴, ou encore par le rappel des sept dernières paroles du Christ. Cette dernière hypothèse corroborant l'importance de la parole perdue ou plutôt occultée que seule l'Espérance permet de retrouver.

Une autre particularité réside dans la façon originale d'éteindre les cierges. Il serait possible en effet d'envisager l'extinction alternée que nous connaissons par une volonté délibérée de symétrie des auteurs du rituel. Ce serait plausible, nécessaire et suffisant si

²³ Leur nombre serait ainsi celui des douze Apôtres et des trois Marie qui abandonnèrent progressivement le Christ après son arrestation.

²⁴ Selon les évangiles, en effet, Jésus a été conduit à sept endroits différents : 1. chez le grand-prêtre Anne; 2. chez Caïphe (Jn 18, 24); 3. au Sanhédrin une première fois (Mc 14,53); 4. au Sanhédrin de nouveau à l'aube (Lc 22,68); 5. chez Pilate (Lc 23,1); 6. chez Hérode (Lc 23,9); 7. chez Pilate de nouveau (Lc 23,13)

nous n'avions, dans la liturgie gallicane un exemple identique de processus. En effet, selon le cérémonial Romain Lyonnais²⁵, à la rubrique « De l'office des ténèbres », l'on apprend que :



...« outre les six cierges de l'autel, on allume quinze cierges de cire jaune sur un chandelier triangulaire, à la place ordinaire du diacre. Le clerc désigné pour éteindre les cierges, le fait successivement après chaque psaume de matines et de laudes, en commençant par le cierge le plus bas du côté de l'évangile, puis continuant par le plus bas de l'autre côté²⁶; remet ensuite l'éteignoir auprès du chandelier, et va s'asseoir à son siège du côté de l'épître, faisant une gémflexion toutes les fois qu'il vient devant l'autel ou qu'il se retire

Il éteint ensuite les cierges de l'autel, après chaque deuxième verset du Benedictus. Au commencement de l'antienne, il prend le quinzième cierge, qui est resté allumé sur le chandelier triangulaire, le porte derrière l'autel ou ailleurs, de manière à ce que la lumière n'en soit pas aperçue. Au commencement du bruit, il le replace sur le candélabre, puis l'éteint un instant après. »

Cette façon d'opérer²⁷ a été ensuite reprise dans l'ordo général²⁸ des églises de France et a perduré jusqu'en 1951 !

Si l'extinction des lumières est manifestement inspirée de la liturgie catholique, leur rallumage est en grande partie une "invention" maçonnique.

En effet, les églises sont dans l'obscurité, toutes lumières éteintes jusqu'à l'office commençant dans la nuit du samedi pour se terminer à l'aube du dimanche de Pâques. C'est alors que revient la lumière produite par l'entremise du feu nouveau traditionnellement tiré d'un briquet²⁹ et allumé à l'extérieur de l'église. La flamme transportée ensuite à l'intérieur de l'église servira, par la suite, à allumer le cierge pascal et tous les autres cierges.

²⁵ Librairie Générale Catholique & Classique, Lyon 1897

²⁶ C'est nous qui soulignons.

²⁷ À la cathédrale St Jean de Lyon, cette coutume était de plus journalière comme le laisse entendre le Sieur de Moleon dans son « voyages liturgiques de France » (Paris 1717) : « ...Il y a au Jubé trois couronnes d'argent chargées de trois cierges chacune, & encore quelques autres cierges à Matines, que l'on éteint sur la fin des psaumes des Laudes, parce qu'il fait plus grand jour ; comme on fait dans nos Eglises sur la fin des Laudes des trois derniers jours de la Semaine Sainte : ainsi ce n'est point un mystère ces trois jours-là. »

²⁸ Le Vavasseur, Haegy, Stercky, Manuel de liturgie et Cérémonial romain, éd. 1935, Tome II, livre cinquième : Des Offices particuliers à certains jours de l'année.

²⁹ Au sens ancien du terme : pièce d'acier dont on se servait pour tirer du feu d'un caillou.

Le rituel maçonnique est tout autre, encore que le rallumage progressif des cierges se fasse aussi dans le rituel religieux, et que nos prédécesseurs étaient bien au fait du jour de ce rite puisque des 1867, Andrès Cassard dans son « Manual de la Masoneria » indique au chapitre “Ceremonial del domingo de pascua de resurreccion en que se encienden las luces apagadas el Juéves santo“ :

« *Esta ceremonia se debe hacer indispensablemente el 1º. dia de Pascuas, que sigue á la cena anterior.* »

Ce qui est repris par un rituel maçonnique de rallumage des lumières des années 1950³⁰ qui indique, en liminaire :

« *Cette cérémonie avait lieu jadis le dimanche de Pâques après la cérémonie de la cène...* »

Ainsi, la cérémonie de la fête pascale que tous les Chevaliers Rose Croix vivent encore aujourd’hui tire ses origines de rites religieux adaptés de façon à être interprétés dans une vision symbolique, et pratiqués en dehors de tout dogme. Cette précaution n’a pourtant pas suffi à lui donner une position stable dans la pratique des Chapitres puisque, si la cérémonie de la cène a toujours été en vigueur, celle de la fête pascale a été souvent l’objet de profondes périodes d’occultation.

En effet, si le rituel de la fin du XIX^{ème} siècle mentionne les deux phases de la cérémonie, celui de 1903 ne mentionne ni le partage de l’agneau ni la cérémonie des lumières ; celui de 1958 remet en usage la cérémonie de l’agneau mais pas celle des lumières, et il faudra attendre le rituel de 1979 pour que les deux éléments clef de la cérémonie soient à nouveau définitivement associés³¹.

Enfin, si nos rituels actuels stipulent bien que « *notre Ordre, parce qu’il s’inspire de toutes les philosophies et de toutes les religions est fondé à évoquer et à commémorer celui à qui est imputée la sublime doctrine d’amour et de pardon...* », ce n’est que dans le rituel des années 1950 (cf. note 28) que la raison principale de la fête pascale est clairement proclamée par le Très Sage qui, en éteignant la dernière lumière proclame : « *Mes FF. :, nous sommes réunis ici pour commémorer le martyr de l’Apôtre de l’émancipation humaine.* »



Albrecht DURER,

Petite passion, Souper d’Emmaüs.

Il a donc fallu attendre près de deux siècles pour que, libérés de la gangue pro puis anti-religieuse qui imprégnait toute vie publique, nos prédécesseurs osent enfin, tout en pratiquant en dehors de tout dogme cette cérémonie, lui donner sa signification première !

Roger BONIFASSI

³⁰ Texte au carbone, sur papier bulle, format 21x27, Bibliothèque de la GLDF

³¹ Le rituel de 1992 ne rajoutera que la prière finale qui est en fait qu’une simple chaine d’union



Bible d'Utrecht (c. 1430)
La Haye, Meermanno Koninklijke Bibliotheek,
78 D 38 I , fol. 53v°